



© 2022 BOSENA

Enys Men de Mark Jenkin

L'île est vilaine

par Yal Sadat

Bouteille à la mer sans rien à dire de spécial, apportée là par un vent curieux, *Enys Men* paraît quand même revenir de quelque part. Ce n'est pas seulement dû au 16 mm, qui lui donne son côté vieille breloque repêchée par erreur. C'est aussi que l'île déserte investie par l'héroïne, botaniste sans nom observant la pousse d'une fleur pas moins mystérieuse qu'elle, se rend familière en évoquant un imaginaire d'épouvante. Découvrir les premières images à la Quinzaine des cinéastes en 2022 renvoyait par exemple au souvenir des marins de *The Lighthouse* de Robert Eggers, projeté trois ans plus tôt dans la même salle.

Fausse piste : si l'on devine que l'île se laissera submerger par les spectres, impossible de déceler ici le moindre tour de force *elevated* (comme on nomme les exercices de train-fantôme « rehaussés » d'une touche auteurisante). De la part de

Mark Jenkin, portraitiste des Cornouailles depuis les années 2000, aucune ambition d'excéder le cadre ou de repousser les limites spatio-temporelles par une mise en scène hallucinée. Grain jamais chichiteux, format carré qui encapsule le décor, épuré et rationalisé : tout est là pour assumer au contraire la présence d'un objet fini, se moquant de jouer avec les horizons d'attente et ne promettant que la sensation de pouvoir toucher la matière végétale ou minérale. L'île s'offre en somme comme aventure tactile. Et au lieu de s'engouffrer dans un formalisme croyant davantage à lui-même qu'aux esprits, *Enys Men* refuse l'élévation pour amorcer d'emblée une descente au ras des pâquerettes (ou plutôt des fleurs bizarroïdes). Compteur, téléphone, émetteur radio, carnet où la chercheuse note ses observations : tout ce qui se trouve posé sous ses yeux ou placardé à la hauteur

de son visage compose un inventaire à la Prévert qui gouverne ce ballet de gestes simples et muets.

Car on ne parle pas, ici, sauf pour dire qu'on ne peut pas le faire. Lorsqu'un pêcheur rend visite à la solitaire, leur maigre échange concerne le contact radio coupé, et le fait que l'homme (un ancien amant ?) ne peut rester discuter longtemps. La rencontre a-t-elle bien eu lieu ? Très classiquement, Jenkin favorise l'indécision. Indistinct des hallucinations, le surnaturel surgit dans les anfractuosités de la roche, du récit et de l'espace mental de la botaniste. Si symbolisme il y a, il reste à l'os : filmée de face, la bicoque de cette dernière ressemble à un visage tracé par un enfant (yeux-fenêtres, porte-bouche), notre héroïne y entre et en sort comme pour figurer justement ses allers-retours au dedans et au dehors de sa tête. Comme Robinson, elle négocie entre ces deux versions du décor : l'île comme totalité du monde ou comme totalité de son crâne. De cette hésitation naît l'angoisse, lisible au fond de son regard d'observatrice — c'est le mot : son visage scrutateur semble n'exister que pour être raccordé à des phénomènes, concrets ou fantasmés.

Ce programme très codifié (délire ou réalité tangible ?) se singularise par la

façon de miser entièrement sur le montage pour raconter l'affolement d'une perception, amorcé par une anomalie liée à la fleur. Du lichen apparaît soudain et les *choses*, au sens presque animiste que Ponge donne au terme, se gâtent. Elles étaient pourtant très ordonnées au départ. Ouvrir une valve, brancher la radio, marcher jusqu'à la plante, griffonner ses observations, recommencer... Insister à force d'inserts sur ces gestes rituels, c'était bien sûr installer une routine, mais qui rassurait moins par la familiarité de l'action que par l'inscription de celle-ci dans le temps. Faire ceci, faire cela, dans tel ordre, à tel rythme : l'image-action comme phare dans le brouillard, tenant les fantômes en respect. Jenkin ne connaît sans doute pas l'expression française « faire tourner » (une boutique, une maison, etc.), mais elle correspond au souffle de l'action telle qu'il la montre et la monte initialement. Faire tourner, mais aussi tourner en rond, comme sur toute île : l'horlogerie qui régule les jours se répète jusqu'à ne plus tourner rond, précisément, car le lichen vient gâter aussi le montage, détraquant ses conventions les plus basiques. Le regard n'est plus nécessairement raccordé avec la chose (radio, valve, etc.) et les contrechamps des mines inquiètes révèlent surtout des trous d'air — car si les silhouettes funestes qui apparaissent ne sont pas vraiment présentes, que voit l'observatrice ? Du rien, du vide. On ne peut alors plus faire confiance à ce beau visage qui regarde les objets à notre place, on doit le mettre à distance, laisser l'isolée vraiment seule. Elle devient alors elle-même un objet étranger, abandonné dans l'horizon. De cette cruelle désolidarisation provient la force d'*Enys Men*, histoire d'une île qui observe la Robinsonne bien plus que le contraire. ■

ENYS MEN

Grande-Bretagne, 2022

Réalisation, scénario, image, son, montage,

musique Mark Jenkin

Décor Mae Voogd

Costumes Amanda Rawling

Interprétation Mary Woodvine, Edward Rowe, Flo Crowe,

John Woodvine

Production Denzil Monk, Deborah Boden, Ben Coren,

Lauren Dark, Johnny Fewings

Distribution Ed Distribution, Protagonist Pictures

Durée 1h31

Sortie 10 avril